

Mouvement pour l'Égalité entre les Femmes et les Hommes

Recension d'ouvrage : « Les femmes de droite » d'Andréa Dworkin

Claire Stappaerts



Avant-propos :

Notre analyse est une recension critique du livre « Les femmes de droite » d'Andréa Dworkin. Le thème est la participation des femmes qui tirent avantage du système patriarcal à la lutte féministe. Ce type de sujet, même si la traduction utilisée date de 1983, revient fortement d'actualité avec le mouvement récent de femmes qui réclament pour les hommes un « droit d'importuner » en réaction au mouvement MeToo et BalanceTonPorc.

Le point de départ de la présente analyse est un travail réalisé dans le cadre du cours de Philosophies féministes et de genre suivi pendant le Master de spécialisation en études de genre de l'UCLouvain. Nous avons souhaité poursuivre et nous avons effectué un travail de réflexion participatif afin de compléter l'analyse. Cette analyse dresse un compte-rendu ainsi qu'une critique personnelle du livre « Les femmes de droite » d'Andréa Dworkin. Le thème du livre est l'explication de l'attitude d'une catégorie de femmes dans le système patriarcal. Si nous étudions les rapports sociaux entre les femmes et les hommes dans notre société, nous constatons une hiérarchie dans les rapports de pouvoir. Cette hiérarchie entraîne de nombreuses inégalités envers les femmes, la classe sociale opprimée. Et ce sont ces inégalités, et tout le système qui les perpétuent, qui sont remises en cause par les luttes féministes. Cependant, certaines femmes, appelées ici « les femmes de droite » par l'auteure, ne remettent pas en question ce système d'oppression et en tirent parti d'une certaine manière en fonction de leur position.

Andréa Dworkin (1946-2005) est une militante féministe radicale américaine lesbienne et d'origine juive qui a publié plus d'une douzaine de titres, traduits en plus de quinze langues. Elle a dénoncé, avec Catherine MacKinnon, avocate féministe américaine, toutes les formes de violences contre les femmes, et notamment la pornographie, comme une atteinte aux droits humains des femmes. Cet ouvrage, recensé ci-dessous, est la traduction de Right-Wing Women (écrit en 1983) et fut le premier de ses livres traduit en français.

Analyse :

Ce livre présente une analyse et une explication de la position de celles qu'Andréa Dworkin appelle « les femmes de droite ». Cette catégorie, comme elle les nomme,

représente en réalité l'antiféminisme de la gauche, de la droite et du centre dans les années 1970 aux Etats-Unis. L'auteure les appelle « les femmes de droite » car celles-ci se soumettent au pouvoir de la droite, notamment « au conservatisme social, économique et religieux, à un conformisme aux diktats de l'autorité et du pouvoir, à la soumission sexuelle, à l'obéissance » (p.229). En agissant de la sorte, elles espèrent survivre au système de classes de sexe en acceptant ce qui leur paraît comme un moindre mal. Mais pour Dworkin il ne s'agirait que d'une logique suicidaire car de toutes façons, elles n'échapperont pas à leur condition de femmes.

Dworkin parle tout d'abord d'une rumeur propagée depuis des siècles par les hommes, le fait que les femmes seraient « biologiquement conservatrices ». Les femmes ont des enfants, ce qui entrainerait chez elles obligatoirement l'instinct de les élever et de les protéger. Les hommes auraient donc « soutenu que les femmes se conformeraient à un impératif biologique qui découle directement de leurs capacités reproductrices » (p.23). Mais en réalité, elles se conforment aux valeurs de leur contexte social par crainte de la rébellion et du danger que cela pourrait engendrer pour elles et dans l'espoir que cela les protégera de la violence des hommes.

La plupart des jeunes filles, conscientes de la soumission de leurs mères aux volontés masculines, ne veulent pas devenir comme elles. Mais elles finissent presque toujours par leur ressembler de très près car, pour Dworkin, « la rébellion peut rarement survivre à la thérapie de conditionnement qu'on appelle l'éducation chez les femmes » (p.25).

Ce que promet aux femmes la droite politique contemporaine aux Etats-Unis est de limiter l'agression masculine et d'assurer leur survie mais en acceptant certaines conditions : une structure de la société (un ordre social, biologique et sexuel simple qui évite la confusion), un abri (le foyer est protégé par la droite et en échange, les femmes sont éduquées à l'entretenir), la sécurité (si la femme obéit, elle sera en sécurité), des règles (pour lui dire ce qu'elle doit faire), l'amour (la femme doit obéir, se soumettre sexuellement, enfanter et en échange, son bien-être matériel et affectif est assuré par l'homme) et même l'amour de Jésus quand l'amour de l'homme ne suffit pas à tenir. Dworkin cite Morgan qui définit l'amour comme « l'acceptation inconditionnelle du mari et de ses envies » (p.34). Les

femmes doivent être des « bonnes » femmes qui « vivent et meurent dans l'abnégation silencieuse » (p.37).

Elle explique que la droite des années 1980 est un mouvement social et politique contrôlé presque totalement par les hommes mais basé sur la domination des femmes. Ces femmes qui acceptent les règles masculines pour survivre dans la société. Elles reportent alors la rage et le mépris qu'elles ressentent pour leurs véritables agresseurs, contre d'autres personnes plus lointaines (juifs, lesbiennes, femmes qui avortent,... cela peut changer et évoluer avec le temps et le contexte). Mais elles ne se rendent pas compte qu'elles commettent un suicide. Si elles percevaient réellement leur avilissement, au delà de la peur qui les paralyse, cela pourrait les amener vers une révolte contre les hommes qui les dénigrent et les terrorisent.

Dans le chapitre suivant, Dworkin parle du dénigrement de l'intelligence chez les femmes car les femmes sont perçues par les hommes comme « fondamentalement stupides » (alors que les hommes sont brillants) et qu'elles doivent être confinées au foyer à servir les besoins des autres. Femmes et hommes peuvent parler de la même chose dans leurs écrits, ce sera toujours valorisé chez eux et dévalorisé chez elles. Pour survivre, elle dit qu'une femme doit « garder son intelligence timide et restreinte », elle ne peut pas avoir trop d'ambitions. Certes, les filles vont à l'école, alors qu'elles ne sont pas censées savoir grand-chose mais l'esprit critique et la passion du savoir ne leur sont pas enseignés. « On éduque les filles à l'obéissance (...). Les écoles servent d'abord à réduire les perspectives de la fillette et à lui enseigner certaines aptitudes nécessaires au futur mari » (p.51). L'instruction a été difficile à atteindre pour les femmes.

Les femmes ne sont pas censées non plus avoir une intelligence sexuelle, qui leur permettrait de conserver leur intégrité sexuelle, car les femmes existent pour être possédées par les hommes. Elle cite Robin Morgan qui dit en 1974 : « *Je prétends qu'il y a viol chaque fois qu'il y a relation sexuelle sans qu'une femme en ait eu l'initiative, par désir et par affection véritables* » (p.66).

Ensuite, Dworkin fait une comparaison entre l'épouse et la prostituée et elle dit que c'est la même chose et au final, la même condition pour les femmes : elles sont toutes les deux définies par ce que veulent les hommes. D'un côté, elle dit que la prostitution est « un

modèle qui sert à enjôler des révolutionnaires sexuelles de pacotille qui s'imaginent libérées, et à desservir les hommes qui en jouissent » (p.67). De l'autre, elle dit que « le mariage ne peut accommoder aucune femme honnête dans sa volonté d'être libre. Le mariage livre son corps à quelqu'un d'autre pour son usage à lui : et il n'existe aucune base de respect de soi dans cet arrangement charnel, si sanctifié soit-il par l'Eglise et l'Etat » (p.67).

Elle dénonce aussi le travail des femmes car pour elle, le réel travail des femmes consiste dans les rapports sexuels et la reproduction. Certaines femmes veulent réellement travailler mais elle dit que ce travail est « confiné, toujours sous-payé, stagnant, stéréotypé selon le sexe » (p.70). Les femmes représentent une main-d'œuvre à rabais. Il n'y a qu'avec un salaire égal pour un travail égal que les femmes pourront acquérir l'indépendance sexuelle en même temps que l'indépendance financière.

Du coup, Dworkin se demande à quoi sert l'intelligence pour une femme ? Les femmes de droite s'en rendent bien compte. Elles voient qu'au travail, elles sont exposées au harcèlement et sous-payées, elles voient les idées des femmes ridiculisées, elles voient l'état des prostituées,... et se rendent bien compte qu'elles ont plus à y gagner à rester chez elles.

Son troisième chapitre parle des politiques en matière d'avortement. Avant la légalisation de l'avortement aux Etats-Unis en 1973, beaucoup de femmes avortaient déjà dans des conditions horribles, et la majorité de ces femmes étaient mariées. Mais tout cela était tu parce que les femmes se sentaient extrêmement honteuses d'y avoir eu recours. Dworkin en explique le contexte : le mari possède des droits sexuels sur sa femme : il peut en disposer quand il veut et elles sont toutes censées s'y soumettre. Et une des conséquences est la grossesse. « Les femmes sont tenues de se soumettre au coït, et elles peuvent ensuite être tenues de se soumettre à la grossesse » (p.85).

Pour Dworkin, « les femmes vivent dans un contexte de *sexe forcé* » (p.85), continuellement. On forme les femmes à attendre et à avoir besoin d'un homme, on éduque les petites filles à se soumettre au coït mais en les tenant dans l'ignorance à son sujet. Et Dworkin soutient que l'exercice de la force par les hommes est essentiel pour amener les femmes à avoir des rapports sexuels avec eux, « du moins de façon systématique et soutenue ». Cette force peut s'exercer de différentes manières : violence physique

omniprésente comme dans le viol, les violences conjugales ; la différence de pouvoir entre les hommes et les femmes ; la force économique des hommes par rapport aux femmes, la force culturelle d'une propagande misogyne à grande échelle et dans toute la société, « qui transforme les femmes en cibles sexuelles légitimes et désirables ».

« Chaque femme (...) vit à l'intérieur de ce régime de sexe forcé. Et cela même si elle n'a jamais vécu de coercition sexuelle, même si elle aime personnellement le coït comme forme de relation intime » (p.88). Et cela fournit le contexte du viol selon Dworkin, viol qu'elle explique comme rarement reconnu en tant que tel par les hommes, et qui serait « en fait l'expression exagérée d'une relation sexuelle tout à fait acceptée entre les hommes et les femmes » (p.92).

Dworkin parle ensuite de la révolution sexuelle qui fut une libération pour les hommes mais pas pour les femmes. Les femmes à l'époque étaient idéalistes car elles ne voulaient pas ressembler à leurs mères, captives dans les foyers, parce qu'elles croyaient à la paix et à la liberté au point de penser qu'elles aussi y avaient droit, « une érotisation de l'égalité frères-sœurs plutôt que la domination masculine traditionnelle » (p.95). Mais cette période ne les libéra pas, cela a plutôt libéré les hommes afin qu'ils puissent avoir des rapports sexuels avec plus de femmes, hors des contraintes bourgeoises, car le sexe constituait la liberté. Cependant, la contraception était difficile d'accès et le risque que constituait une grossesse faisait que les femmes refusaient les rapports sexuels. Pour cette raison, l'avortement devint un enjeu stratégique prioritaire pour les hommes durant les années 1960, afin qu'il n'y ait plus de contrainte à l'accessibilité aux femmes.

A la fin des années 1960, les femmes réalisèrent « qu'elles avaient été sexuellement utilisées ». Elles quittèrent les hommes et « formèrent un mouvement autonome de femmes, un mouvement féministe militant, afin de lutter contre la cruauté sexuelle qu'elles avaient vécue et pour la justice sexuelle qu'on leur avait refusée. (...) La liberté d'une femme passe d'abord et nécessairement par la maîtrise absolue de son corps dans le sexe et dans la procréation. Cette maîtrise inclut non seulement le droit de mettre fin à une grossesse mais aussi le droit de dire non au sexe » (p.100).

Le féminisme fut donc vu par la plupart des hommes comme une privation sexuelle, « les féministes leur enlevaient la baise facile ». Et depuis ce moment, des hommes firent

tout ce qu'ils purent pour entraver ces mouvements. Mais en 1973, l'avortement fut légalisé aux Etats-Unis.

Mais selon Dworkin, les féministes ont été accusées par les femmes de droite d'être hypocrites dans la promotion de l'avortement légal, car pour elles, l'avortement redonne un accès illimité des hommes aux femmes puisqu'il rend les femmes de nouveau accessibles sans conséquences pour les hommes. Elles ont vu aussi le déferlement de la pornographie. Du coup, elles regardent la réalité en face qui est que les femmes sont utilisées, qu'elles le veulent ou non : « La femme de droite conclut ce qu'elle juge être le marché le plus avantageux. Ce marché lui promet qu'elle ne se fera baiser que par lui, et non par tous ses copains aussi ; qu'il va payer pour les enfants ; et qu'elle pourra vivre chez lui et à même son salaire ; alors elle sourit et dit qu'elle veut devenir maman et jouer à tenir la maison » (p.107).

Dans le quatrième chapitre, Dworkin explique pourquoi les juifs et les homosexuels des deux sexes sont mal vus par les chrétiens et par la droite fondamentaliste américaine. Elle dit que ça remonte à St. Paul, dans l'Épître aux Romains, où il compare les homosexuels et les juifs, par exemple pour les juifs « au titre de meurtriers du Christ ». Pour elle, « les bases textuelles de ce qui sont devenues les grandes accusations antisémitiques figurent dans les Évangiles » (p.137). Et cela a commencé par St. Paul, c'est lui qui aurait construit le juif moderne dans l'Histoire.

Concernant les pratiques homosexuelles, c'était très mal vu et condamné aussi afin de ne pas mettre en péril la stabilité du pouvoir masculin car il serait « répugnant de faire à d'autres hommes ce que les hommes font habituellement, fièrement et de façon virile, aux femmes : (...) les subordonner par le sexe » (p.131).

Durant la suite de l'histoire, des meurtres de masse furent commis par des chrétiens dévots, comme notamment l'Inquisition et l'Holocauste, génocides d'une cruauté énorme où les juifs et les homosexuels furent pourchassés et assassinés. Dworkin attribue l'attitude militariste d'Israël à ce terrible passé et dit que le juif contemporain lutte pour sa masculinité et qu'ils ne veulent plus passer pour un peuple de soumis en ayant une attitude machiste et en se ralliant à la droite dominante.

Le chapitre cinq dénonce ce que Dworkin appelle « le gynocide annoncé ». En effet, elle explique que les Etats-Unis pratiquent de plus en plus de « politiques gynocidaires », comme si l'Etat voulait protéger uniquement les femmes blanches, riches ou de classes moyennes, qui se soumettent à un mari, et punir toutes les autres en les privant d'assistance. Elle cite toutes celles qui ne rentrent pas dans les fonctions que la société patriarcale attend d'elles.

Il y a d'abord les femmes qui n'ont pas d'enfant. Pour Dworkin, l'essence de la condition politique d'une femme réside dans son utérus et dans la valeur qui lui est accordée. Si une femme n'a pas d'enfant, elle ne vaut forcément pas grand-chose. Il y a ensuite les femmes qui ne sont pas blanches. Même si elles ont des enfants qui sont moins désirables, elles seront moins nécessaires. Dworkin cite aussi les aînées comme n'ayant plus aucune valeur pour la société, surtout si elles sont seules et pauvres. « Jusque dans sa vieillesse, une femme a intérêt à disposer d'un homme pour la protéger » (p.157). Il y a encore les femmes qui ont des enfants illégitimes, c'est-à-dire hors du « foyer convenable ».

Dans ce chapitre, Dworkin dénonce aussi la prescription abusive de substances psychotropes par les médecins (qui sont majoritairement des hommes) aux femmes. Les femmes ne bénéficieraient pas de la même attention lorsqu'elles viennent consulter. Elle parle de « dopage massif pour mieux tenir les femmes tranquilles en tant que classe et invisibles ou anormales en tant qu'individus » (p.160). Il y a beaucoup de dépressions chez les femmes que Dworkin attribue à leurs conditions de vie car « la vie d'une femme est souvent une série d'impasses et qu'y trouver son bonheur est la mesure de la féminité » (p.161).

Dans la deuxième partie du chapitre, deux modèles présentent la manière dont la société contrôle et utilise socialement et sexuellement les femmes. Le premier est le modèle de la ferme qui « est lié à la maternité, aux femmes en tant que classe ensemencées par le mâle et moissonnées ; des femmes utilisées pour les fruits qu'elles portent, comme des arbres ; des femmes allant de la vache primée à la chienne pelée, de la jument pur-sang à la triste bête de somme » (p.174). Le deuxième modèle est celui du bordel où les femmes sont enfermées pour le sexe. La société accepte de sacrifier une partie des femmes pour le service sexuel, pense que c'est convenable comme utilisation et indispensable, que ça a

toujours existé et que ça existera toujours. Elle fait alors la comparaison entre la prostitution et la maternité de substitution comme devenant un nouveau secteur de la prostitution des femmes car « les femmes peuvent vendre des capacités reproductives de la même façon que les prostituées au sens classique vendent des capacités sexuelles » (p.181).

Le dernier chapitre parle du féminisme et de l'antiféminisme. Dworkin dit que « le féminisme est une philosophie politique qui suscite beaucoup de haine. (...) le féminisme est le mouvement de libération des femmes » (p.195). Ce mouvement propose la dignité humaine pour tout le monde, « que les hommes et les femmes soient traités de la même façon » (p.215). Alors que l'antiféminisme est « l'argumentaire politique de la haine des femmes » (p.195) qui réaffirme des normes différentes pour les hommes et pour les femmes. Dworkin dénonce celles et ceux qui font l'apologie de la pornographie car ce mouvement accepte « l'aviilissement des personnes qu'il veut libérer, en acceptant pour elles une définition différente de la dignité » (p.217). En tant que féministe, on ne peut accepter que certaines femmes soient sacrifiées pour faire le sale boulot.

Dworkin propose donc deux visions de solution par rapport à la condition des femmes. La première est celle que les femmes de droite ont choisie, celle de se plier aux impératifs sexuels et reproductifs des hommes. Mais les féministes proposent une toute autre solution par « une validation de la condition humaine, qui inclut les femmes », le refus de se plier aux impératifs des hommes et la volonté de détruire ce pouvoir.

La sociologue Christine Delphy a écrit en 2012 la préface pour la traduction française de l'ouvrage. Selon Delphy, Dworkin est l'une des auteures les plus importantes de la deuxième vague féministe mais elle est autant « haïe qu'admiration ». Il n'y a pas eu beaucoup de traductions en français des livres de Dworkin car elle est une féministe radicale et car elle parle de sexualité dans une société patriarcale. Dworkin dit tout haut un message qui est difficile à entendre. Elle met en cause les contraintes collatérales de la sexualité coïtale et revendique « le droit pour les femmes de se prémunir contre les conséquences de cette sexualité » (p.8).

Dworkin dit « que la sexualité patriarcale n'est pas exempte de violence ; que la violence en est une partie intégrante ; que sous la définition officielle et idéale, existe une norme réelle qui permet, accepte, approuve la violence » (p.9). MacKinnon l'a dit aussi, que

la sexualité, surtout hétérosexuelle, consistait ici en « l'érotisation de la violence ». Delphy questionne cette idée selon laquelle toute forme de sexualité est violente et humiliante car cela a provoqué pas mal de réactions pour nombre de féministes qui essaient actuellement de remettre le désir et le plaisir au centre de la sexualité alors que Dworkin insistait pour démontrer « la continuité entre toutes ces formes de sexualité » et donc entre les formes de violences faites aux femmes.

Ce livre n'est pas une condamnation des femmes de droite. Dworkin veut les comprendre car elle dit que ce sont des femmes très lucides qui pensent simplement que le combat est perdu d'avance et qui préfèrent donc se ménager. Dworkin paraît en apparence être aussi pessimiste qu'elles. Mais ce n'est qu'en apparence, parce qu'elle pense qu'on peut changer. « Le responsable est le patriarcat qui dirige nos corps et nos têtes, nos désirs et nos plaisirs. Mais le patriarcat n'est pas la « nature humaine » ; il n'est pas un *fatum* : c'est une organisation sociale, qu'on peut changer, qu'on changera par la lutte » (p.18).

Des féministes ont aussi critiqué la position essentialiste de Dworkin parce « qu'elle estime que toute pénétration est en soi un viol ». Or Delphy dit que ce n'est pas vrai, que Dworkin est constructionniste. « Elle sait très bien, et le dit, que la violence de « l'acte sexuel » (*fucking*) ne réside pas dans l'anatomie (que ce soit celle des hommes ou celle des femmes), mais dans la signification qui est donnée à cet acte par la société : dans l'interprétation » (p.14). Et évidemment avec le contexte à prendre en compte où par exemple Dworkin lie le niveau de salaire avec la sexualité.

Comme le dit Frédérick Gagnon, politologue et auteur de la postface du livre, l'analyse d'Andréa Dworkin nous aide à mieux comprendre la société américaine contemporaine, toujours empreinte de misogynie et d'antiféminisme. Et cette analyse est plus qu'actuelle, même plus de 30 ans après qu'elle fut écrite !

Dworkin était une visionnaire car beaucoup de choses qu'elle a dénoncées il y a plus de 30 ans sont toujours d'actualité ! Par exemple, les femmes qui sont réduites à leurs fonctions sexuelles et/ou reproductrices : « Ces nouveaux moyens permettront – enfin – aux hommes de vraiment posséder des femmes pour le sexe et des femmes pour la reproduction, toutes contrôlées avec la même précision sadique par les hommes » (p.187). Ce passage du livre de Dworkin nous a fait penser à l'ouvrage de Margaret Atwood, la

servante écarlate, un roman qui pose la question du rôle et de l'avenir des femmes et où chaque fonction est attribuée à un type de femmes précis.

Le livre de Dworkin et les critiques qui ont pu être faites révèlent une tension majeure entre les courants essentialistes et universalistes. Tant qu'on est dans l'essentialisme, on n'aborde pas la question de ce qu'est une femme et comment on en devient une. Les essentialistes revendiquent même ces catégories car il y a une peur de n'être plus rien sans elles. D'ailleurs les revendications les plus fortes viennent du sein-même de ces catégories, par exemple ce sont les mères ou grands-mères qui vont envoyer leur fille chez l'exciseuse. Dans l'universalisme par contre, on essaie toujours de sortir de la définition, car celle-ci enferme. L'objectif est de faire sauter en éclat les catégories. Comme dit Réjane Sénac, « l'enjeu est, comme nous y invite Monique Wittig, de nous émanciper d'une économie politique hétéronormée qui, en faisant de nous des femmes et des hommes, nous empêche d'être des individu-e-s libres et/car égaux. On ne naît/n'est pas homme ou femme, on le devient, il est temps de nous donner les moyens de devenir des semblables ».

Au niveau personnel, nous comparons cela au processus de prise de conscience du féminisme dans lequel nous sommes depuis quelques années. Dworkin a écrit : « le féminisme n'est ni un style de vie, ni une attitude, ni un sentiment de vague sympathie envers les femmes, ni une assertion de modernité » (p.225). Au plus nous prenons conscience de la division sexuelle de la société et plus nous nous sentons exclues de certains milieux que nous fréquentions avant d'être féministe, parce qu'il existe un réel décalage par rapport à nos convictions. Le terme « féministe » fait peur. Chaperon, citée par Krief, explique d'ailleurs : « Etre féministe, c'est reconnaître la domination masculine. Lorsque l'on est une femme, cela revient à reconnaître que l'on est dominé. Ce n'est pas un constat valorisant. Etre une femme et ne pas être féministe, c'est finalement se protéger en se convainquant qu'il n'y a pas de problème ».

Nous assistons d'ailleurs actuellement à une critique du féminisme. On est en pleine régression, en pleine ré-essentialisation, on remet des murs et on réaffirme les catégories. Prenons par exemple les revendications pour payer les femmes au foyer. Il y a aussi l'exemple de cette tribune d'une centaine de femmes qui ont voulu réaffirmer la liberté des hommes d'importuner les femmes, « indispensable pour elles à la liberté sexuelle », et

dénonçant « un climat de société totalitaire » qui s'installait à cause des vagues de dénonciations des agressions sexuelles ces dernières années. C'est assez incroyable de voir que l'archétype de « la mère » (Christine Boutin, femme politique française) signe la tribune pour le droit de se faire importuner avec celui de « la putain » (Sonia Verstappen, ancienne personne en situation de prostitution) ! C'est exactement comme Dworkin le disait dans son livre en comparant les deux fonctions. Et cette tribune est assez grave car les auteures confondent la vraie violence avec une relation ou un rapport de séduction égal, consenti et désiré par les deux partenaires.

Finalement, le féminisme de Dworkin invite à remettre en question le fonctionnement global de la société. Il faut réaffirmer l'importance de continuer à enseigner et à cultiver l'esprit critique à tout âge. Par exemple avec la comparaison que Dworkin fait entre la valeur de la vie d'une femme et celle d'un homme en parlant du modèle du bordel : « Appliqué à des hommes, ce mode de vie apparaîtrait clairement comme une privation de liberté humaine ; appliqué à des femmes, il convient à ce qu'elles sont – des femmes » (p.179). Cela nous paraît donc « normal » de voir des femmes dans des vitrines, mais si on inversait les rôles, cela paraîtrait choquant et intolérable. Toutes ces réflexions posent la question de la dignité humaine pour chaque femme et pour chaque homme et de l'importance de considérer l'autre dans la relation en tant qu'être humain.

Voilà ce qui conclut la recension de l'ouvrage « Les femmes de droite » d'Andréa Dworkin ainsi que les critiques personnelles sur le livre et quelques liens qui peuvent être faits avec l'actualité.

Bibliographie :

Atwood Margaret, *La servante écarlate*, Paris, Editions Robert Laffont, 1987, 2005.

Chiche Sarah et al., « Des femmes libèrent une autre parole », *Le Monde*, Une autre parole, mis en ligne le 09/01/2018.

Dworkin Andréa, *Les femmes de droite*, Montréal, Les Editions du remue-ménage, coll. « Observatoire de l'antiféminisme », 2012.

Grandjean Nathalie, *Philosophies féministes et de genre*, Cours pour l'année académique 2017-2018, document non publié, Université de Namur, Namur.

Krief Barbara, « Ces femmes sont « antiféministes ». Elles nous disent pourquoi », *L'Obs avec Rue 89*, mis en ligne le 13/12/2017.

Sénac Réjane, « Ne nous libérez pas, l'égalité va s'en charger », *Le nouveau magazine littéraire*, Tout reste à écrire, mis en ligne le 10/01/2018.

Stappaerts Claire, *Recension d'ouvrage : « Les femmes de droite » d'Andréa Dworkin*, document non publié, 2018.